Document generated on 08/06/2025 7:14 a.m.

Études littéraires africaines

Enfants-soldats au Nigeria : les romanciers témoignent

Françoise Ugochukwu

Number 32, 2011

L'enfant-soldat : langages & images

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1018639ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1018639ar

See table of contents

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)
2270-0374 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Ugochukwu, F. (2011). Enfants-soldats au Nigeria : les romanciers témoignent. *Études littéraires africaines*, (32), 20–30. https://doi.org/10.7202/1018639ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ENFANTS-SOLDATS AU NIGERIA : LES ROMANCIERS TÉMOIGNENT

Au cours d'un entretien, Ishmael Beah, recruté en Sierra Leone à l'âge de treize ans, revivait son histoire personnelle :

> J'ai été enfant soldat de l'âge de 13 à 16 ans et je n'ai pas eu le choix, j'avais perdu toute ma famille à cette époque. Ma mère, mon père, et mes deux frères ont été tués durant la guerre par le Revolutionary United Front. Je me suis retrouvé seul, errant avec un groupe d'amis, essayant de fuir la guerre pendant près d'un an. Et j'ai fini par me retrouver dans un village occupé par l'armée de Sierra Leone. Mes choix étaient alors très limités, soit je restais là et l'armée me recrutait, soit je quittais le village, et j'étais condamné à une mort certaine, car quand vous avez trouvé protection dans un camp et que vous essayez de partir, ceux d'en face essaient de vous tuer [1].

Depuis quelques années, les souffrances de cette catégorie de militaires, définie comme « toute personne de moins de dix-huit ans engagée de quelque façon que ce soit dans une armée régulière ou irrégulière, ou tout autre groupe armé » [2], attirent l'attention internationale, à la suite de la multiplication des conflits ravageant le continent africain. Selon les rapports des organisations internationales, près de trois cent mille adolescents, pour la plupart âgés de quatorze à dix-huit ans, servent actuellement en tant qu'enfants-soldats dans des dizaines de conflits armés de par le monde. Selon les estimations de l'UNICEF, deux millions d'enfants auraient trouvé la mort dans ces conflits au cours de la dernière décennie ; plusieurs millions d'entre eux seraient aujourd'hui réfugiés, handicapés ou orphelins [3]. Il est heureux que ces faits n'aient pas été

---

[1] Dans « Entretien avec Ishmael Beah, l'auteur du livre *Le Chemin parcouru* », entretien réalisé par Grégoire Chevalier dans le cadre des actions de l'UNICEF pour la défense des droits des enfants-soldats, mis en ligne en 2006, consultable sur le site officiel d'Ishmael Beah (consulté le 17 octobre 2011) :
http://www.ishmael-beah.fr/site/entretien_avec_ishmael_beah_&600&isb01.html?6.

[2] « What is a child soldier », consultable sur le site de PLAN, ONG américaine pour la protection de l'enfance :
http://www.planusa.org/contentmgr/showdetails.php/id/2147, consulté le 17 octobre 2011.

[3] « The Plight of Child Soldiers », 28/02/2010. Selon les auteurs, « *in modern times, child soldiers may be as young as 7 or 8 and the majority of children are younger than 15. Prime candidates for becoming child soldiers are children who are orphans, refu-*

totalement occultés en littérature africaine, comme le prouvent quelques-uns des romans publiés ces trente dernières années, en anglais en particulier. L'étude qui suit cherche à mesurer l'impact du recrutement d'enfants-soldats durant la guerre civile de 1967-1970 sur l'œuvre de quatre romanciers nigérians : Chris Abani, Chimamanda Ngozi Adichie, Uzodinma Iweala et Ken Saro-Wiwa.

Une réalité peu connue

Il y a longtemps que ceux et celles qui étaient restés au Biafra pendant la guerre civile (1967-1970) mettent leur expérience par écrit, rendant compte du traumatisme de ceux qui vécurent le conflit de l'intérieur. Le cas des jeunes recrutés de force au cours de la guerre a reçu, par contre, trop peu d'attention. Dans un article publié en ligne, Unoke fait part de son expérience personnelle du conflit et explique sa décision de rejoindre l'armée biafraise de libération [4], ayant échappé à la mort après avoir assisté à l'exécution de son oncle et de plusieurs de ses amis aux mains des Hausa en janvier 1968. Il conclut :

> Ces événements m'ont appris qu'en temps de guerre, un jeune est davantage à l'abri dans les rangs de l'armée de libération, alors qu'en tant que civil sans défense, il est plus exposé à la brutalité et à l'exploitation des adultes. […] La leçon que j'ai tirée de cette expérience est que beaucoup d'enfants-soldats ont rejoint la guérilla pour se protéger de la maltraitance des adultes et de la mort [5].

On retrouve un écho de cette situation dans les romans étudiés. Dans son second ouvrage, *L'Autre Moitié du soleil* (2008) [6], Adichie

---

gees, and those who grow up in civil war zones. Many child soldiers are forcibly recruited : kidnapped from their homes, schools, and streets. Often these children are tortured and beaten, told they must either join or be killed. Some children feel they have no other option and volunteer after being lured with false promises » (http://www.surveillance-video.com/childfeb-2010.html). *Cf.* aussi le film du réalisateur nigérian Newton Aduaka, *Ezra* (2007), présenté sur le site :
http://www.artlink.co.za/news_article.htm?contentID=28268 ; mis en ligne le 10 janvier 2011 et consulté le 17 octobre 2011.

[4] Biafra Organization of Freedom Fighter (BOFF).

[5] Unoke (Ewa), « The Child-soldier : Another Life is Possible. From child-soldier to professor… a personal journey », *cf.* le site du Kansas City Kansas Community College, USA, mis en ligne le 10 décembre 2008 (consulté le 17 octobre 2011) : http://www.kckcc.edu/ejournal/archives/march2009/article/theChildSoldier.aspx

[6] Adichie (Chimamanda Ngozi), *L'Autre moitié du soleil*. Traduit de l'anglais par Mona de Pracontal. Paris : Gallimard, 2008, 500 p. (*Half of a Yellow Sun*. Lon-

consacre une vingtaine de pages (*AMS*, p. 405-423) à l'expérience d'un jeune domestique qui a fui l'université de Nsukka avec ses maîtres, juste avant la prise de la ville au tout début de la guerre. Ugwu a été plusieurs fois averti des risques qu'il court à sortir : l'armée biafraise, mise à mal par les fédéraux, enrôle maintenant de force tout jeune homme rencontré en chemin et incapable de justifier d'un emploi. Envoyé au front, Ugwu participe à quelques opérations. Gravement blessé au cours d'une contre-attaque sur Umuahia, qui décime son bataillon, il finira par retrouver ses maîtres qui l'avaient cru mort.

Adichie décrit d'autres conscrits : l'un était un homme âgé, « au moins soixante-cinq ans, tandis que l'autre était un adolescent d'une quinzaine d'années » (*AMS*, p. 412). L'homme est rapidement relâché, alors que les deux adolescents sont poussés dans un camion. Ugwu rencontre d'abord « High-tech », « un garçon. Pas plus de treize ans. Mais le cynisme dur qui se lisait dans ses yeux lui donnait l'air bien plus âgé » (*AMS*, p. 413). Ugwu décrira plus tard son nouvel environnement comme « la cruauté désinvolte de ce nouveau monde dans lequel il n'avait pas son mot à dire » (*AMS*, p. 415). À manier les armes, on est moins fasciné par la guerre, et l'admiration d'Ugwu pour l'armée fait place à la déception. Il résume son expérience de la guerre en une phrase : « tout bougeait si vite. Il ne vivait pas sa vie ; c'était sa vie qui le vivait » (*AMS*, p. 420). Pour survivre et lutter contre la peur qui l'étreignait constamment, « il détachait son esprit de son corps » (*AMS*, p. 422). Le patriotisme inculqué par son maître, enseignant-chercheur à l'université du Nigeria, ne résistera pas longtemps à la faim et à l'épuisement des tranchées inondées.

Des trajectoires similaires

Trois autres auteurs, Ken Saro-Wiwa, Uzodinma Iweala et Chris Abani, ont choisi de faire de la dure vie de jeune recrue le sujet de leurs romans respectifs, *Sozaboy* (1998) [7], *Bêtes sans patrie* (2008) [8] et

---

don : Fourth Estate, 2006, 433 p.) Les dates de parution et les références données dans le texte sont celles des traductions françaises (*AMS* désormais en abrégé dans le texte).

[7] Saro-Wiwa (Ken), *Sozaboy (pétit minitaire)*. Traduit de l'anglais « pourri » (Nigeria) par Samuel Millogo et Amadou Bissiri. Arles : Actes Sud, 1998, 311 p. (*Sozaboy*. Port-Harcourt : Saros International Publishers, 1985, 186 p.) (*SPM* désormais en abrégé dans le texte)

[8] Iweala (Uzodinma), *Bêtes sans patrie*. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Alain Mabanckou. Paris : Éditions de L'Olivier, 2008, 178 p. (*Beasts of No Nation*. London : John Murray, 2005, 192 p.) (*BSP*)

Comptine pour l'enfant-soldat (2011) [9], qui mettent en scène des garçons conscrits de force ou persuadés de rejoindre l'armée au moment même où leurs villages sont dévastés, leurs écoles fermées et leurs familles dispersées. Les quatre romans présentent des scénarios similaires, bien résumés par le dernier à être paru en traduction :

> Trois ans d'une guerre insensée, et même si les raisons en sont claires, et même si nous continuerons à nous battre jusqu'au jour où on nous ordonnera d'arrêter [...], aucun d'entre nous ne peut se souvenir de la haine qui nous a conduits ici. Nous nous battons simplement pour survivre à la guerre. [...] J'avais douze ans quand je me suis engagé. On voulait tous y aller, à l'époque : pour se battre. Il y avait un ennemi évident, et cet ennemi nous ayant pris des êtres chers, nous voulions tous la vengeance (*CES*, p. 11).

Chacun de ces auteurs participe à l'assemblage du puzzle, offrant ainsi un point de vue multiple sur la situation au Biafra telle qu'elle les a marqués. Adichie et Abani offrent le point de vue *igbo* ; Saro-Wiwa, un *Ogoni* [10], introduit les lecteurs au point de vue des minorités prises dans un conflit dominé par les *Igbo* ; quant à Iweala, jeune *Igbo* né aux États-Unis, tout en donnant un nom *igbo* au personnage central de son roman, il élargit la réflexion aux autres conflits africains.

Sozaboy raconte l'histoire d'un jeune apprenti chauffeur, Méné, fils unique, fier d'avoir obtenu son certificat d'études deux ans plus tôt. Les huit premiers chapitres décrivent sa vie dans un village reculé du delta, à des dizaines de kilomètres du front, où les nouvelles de la guerre sont rares et où le conflit ne se rappelle à l'attention populaire que par le manque occasionnel de sel ou les incursions sporadiques de soldats en quête de nourriture. Las des mauvais traitements infligés par les soldats aux villageois, impressionné par les récits de campagne du vétéran local [11] et mû par le

---

[9] Abani (Chris), *Comptine pour l'enfant-soldat*. Traduit de l'anglais (Nigeria) par Anne Wicke. Paris : Albin Michel, 2011, 189 p. (*Song for Night*. London : Telegram Books, 2008, 160 p.) (*CES*)

[10] Les *Ogoni*, estimés à près de 500 000, sont implantés dans le delta du Niger. Plus connus pour leur résistance face à la mauvaise gestion dont ils accusent Shell depuis les années 1990, ils étaient l'une des minorités ethniques du Biafra.

[11] Notons ici le rôle joué par la campagne de Birmanie (1943-1944) dans les romans de guerre nigérians, aussi bien *Sozaboy* (1998) que *La Drôle et triste histoire du soldat Banana* (2009) de Bandele, alors même que le rôle capital des Nigérians dans cette campagne a longtemps été occulté. *Cf.* Bandele (Biyi), *La Drôle et triste*

désir d'impressionner sa jeune épouse, Méné finit par s'engager. Les chapitres 10 à 21 racontent sa vie dans l'armée – l'entraînement, les patrouilles dans la mangrove, la visite de Son Excellence et les conflits internes. Après un raid aérien qui décime son bataillon, Méné erre dans la forêt et finit par se retrouver à l'hôpital. Il est ensuite recruté comme chauffeur par le camp ennemi. Il finit par rentrer au village, mais se voit pris pour un revenant et rejeté : il ne lui reste plus qu'à quitter la région.

Bêtes sans patrie (2008), premier roman d'Iweala, raconte l'histoire d'un autre jeune garçon. Conscrit de force après avoir assisté au meurtre de son père, Agu suit un bataillon de guérilleros dans leur errance sur un sentier forestier qui « ne s'arrête jamais » (*BSP*, p. 62), se battant le ventre vide, tentant de survivre en se droguant, avec l'impression d'être « un léopard qui chasse dans la brousse » (*BSP*, p. 68). Il souffre maintenant de cauchemars ; il finit par abattre le commandant et s'enfuit avec un camarade. Après la mort de ce dernier, des missionnaires américains lui portent secours.

My Luck, personnage central du roman d'Abani, est très semblable aux trois autres. Jeune *Igbo* qui s'est engagé à douze ans en trichant lui aussi sur son âge, il fait partie d'un peloton de démineurs triés sur le volet, choisis pour leur taille menue et leur dextérité. Le récit commence dans les derniers jours du Biafra, alors qu'après l'explosion d'une mine qui semble avoir décimé le peloton, le jeune garçon se retrouve seul sur le champ de bataille.

Une jeunesse ruinée

Les textes étudiés ont pour héros des préadolescents : trois d'entre eux sont écrits à la première personne et adoptent le même langage candide, sur le modèle de l'anglais « pourri » de Saro-Wiwa. La langue employée est ici symbolique à la fois de la dégradation intellectuelle et morale des enfants et de celle de leur environnement. Ces quatre jeunes se souviennent encore de leur temps sur les bancs de l'école, et quand ils y pensent, « maintenant on dirait même c'est un rêve » (*BSP*, p. 47). Le roman d'Iweala raconte les jours d'école d'Agu par le menu : la rapidité avec laquelle il avait appris à lire, sa passion pour l'étude qui lui avait valu le surnom de « Prof », et son espoir d'« entrer à l'université pour être docteur ou ingénieur » (*BSP*, p. 47). Le second chapitre de *Sozaboy* est de la même veine : il évoque l'enfance du personnage, sa brillante réus-

---

histoire du soldat Banana. Traduit de l'anglais par Dominique Letellier. Paris : Grasset & Fasquelle, 2009, 267 p. (*Burma Boy*. London : Jonathan Cape, 2007, 224 p.)

site au certificat d'études et son désir de poursuivre des études secondaires. Arrachés trop tôt à l'école, aucun de ces garçons ne pouvait saisir le but de la guerre ; comme l'explique Méné, « les gens notre catégorie ne comprennent pas bien bon ce qui arrivait » (*SPM*, p. 26). Ces souvenirs d'école représentent un effort pathétique, de la part des enfants, pour reconstruire un passé à jamais disparu et échapper à un présent traumatique ; on peut aussi les lire comme une lamentation sur des talents gaspillés. Ces souvenirs sont aussi, dans le cas d'Agu, une façon de se persuader qu'il est resté le bon garçon qu'il était, le bon élève de l'école du dimanche, qui faisait la fierté de ses parents et de ses maîtres.

Méné, l'un des deux, avec My Luck (*CES*), à s'être engagé volontairement, avait d'abord été fortement influencé par Zaza, le vétéran local qui l'avait ébloui avec ses récits héroïques de la campagne de Birmanie pendant la Seconde Guerre mondiale. Après bien des hésitations, il finit par se décider à joindre l'armée pour défendre son village contre les attaques, même s'il blâme les quelques militaires qui se sont aventurés dans son village pour leur comportement « parce que minitaire il est bête et puis il vaut rien comme zanimaux. La chose il connaît c'est tirer fusil et tuer seulement » (*SPM*, p. 87). La fiction est, pour les auteurs, l'occasion de rendre la pensée des jeunes conscrits : leur faim de nourriture et de protection, leur peur des soldats, de leurs fusils et de leur violence, leur admiration pour l'uniforme et les défilés, et le souvenir douloureux de la mort des leurs – « mon père qui gigotait gigotait comme ça à cause des balles. […] Qu'est-ce je devais alors faire ? J'ai suivi ces gens. Comme ça seulement. Voilà, je suis un soldat » (*BSP*, p. 24).

Il faut d'abord persuader les recrues de leur statut d'adulte. High-tech demande à l'adolescent : « T'es pas un homme ? […] *I bu nwanyi ?* Pourquoi tu te conduis comme une femme ? » (*AMS*, p. 413). Ces jeunes vont être soumis à une préparation psychologique, qui vise ensuite à les persuader de l'altérité radicale des êtres humains de l'autre côté de la ligne de front, re-nommés « ennemis », « vandales », « chiens » et « chèvres » [12]. Leur formation se termine par l'apprentissage de la tuerie : « est-ce que toi tu veux vraiment être un soldat ? Eh bien, tu me le tues ! TUE-LE MAINTENANT ! » [13] (*AMS*, p. 34), et le passage à l'acte est récompensé par l'attribution d'un nom de guerre. Poussé par le groupe, et sous

[12] Traiter quelqu'un de « chèvre » est une insulte en pays *igbo* ; quant au chien, dont le nom sert d'insulte en pays *hausa*, c'est aussi l'animal utilisé pour éliminer les déjections des bébés en zone rurale traditionnelle.

[13] En majuscules dans le texte.

les menaces, la répugnance initiale de l'enfant pour la violence et le sang se diluent et tuer devient un processus purement mécanique, concentré sur le seul maniement de l'arme. Ugwu apprend comment se servir de son *ogbunigwe* [14] : « avec attention, avec fermeté, il relia le câble et la prise qu'il avait dans les mains et l'explosion immédiate et vigoureuse le fit sursauter » (*AMS*, p. 418). Le commandant d'Agu lui tient la main, guidant sa machette pour une première exécution : « il me dit, Agu, c'est pas dur, on dirait quand on tue une chèvre » (*BSP*, p. 37).

Cependant, à mesure que la guerre se prolonge, la formation et l'entraînement des premiers mois deviennent un luxe. Les romans étudiés s'accordent pour peindre une armée arrivant à peine à tenir, affaiblie par le manque de vivres. Agu, qui avait d'abord été fasciné par « ces hommes qui faisaient la parade » (*BSP*, p. 24), perd peu à peu son assurance en observant la détérioration de la situation et les haillons de ses camarades : « d'ailleurs je vois bien comment on est, on ne dirait pas même des vrais soldats, nous. Y a ici environ cent vingt soldats […], or personne ne porte un uniforme pareil » (*BSP*, p. 55). Les romanciers décrivent le jeune, « treize ans, […] armé et perdu dans une guerre » (*CES*, p. 95), la brutalité des paroles, les coups, le manque d'équipement, la boue qui colle à la peau, l'humidité, les beuveries, la drogue, les pillages, les viols et l'omniprésence de la mort. L'incertitude du lendemain, la vie « devenue une suite de minutes » (*CES*, p. 51), l'errance sur des chemins défoncés ne menant plus nulle part, génèrent un sentiment d'absurdité : « le commandant il fait des va et des vient […]. Je me demande dans moi-même s'il sait par où on va aller ou comment on va arriver jusqu'à là où il veut aller » (*BSP*, p. 63).

Le cauchemar des témoins

Ces romans d'enfants-soldats ont pour auteurs des Nigérians majoritairement issus du pays *igbo*. Trois d'entre eux, pourtant, n'ont pas vu la guerre : Abani et Adichie sont nés au Nigeria en pays

[14] Grenade artisanale de forme cylindrique ou conique produite par l'« atelier biafrais des armes et équipements », devenu plus tard le « bureau de production et d'organisation » (RAP), et basée sur la physique de l'effet « Monroe », déclenchant un effet de vague par percussion et une dispersion des éclats d'obus. Elle était utilisée soit comme mine, soit comme projectile sol-sol contre des concentrations de troupes, soit comme bombe à fragmentation sol-air. *Cf.* Nowa Omoigui (Nowa), « Nicknames, Slogans, Local and Operational Names Associated with the Nigerian Civil War », consultable sur le site :
http://www.dawodu.com/omoigui34.htm, consacré aux questions sociopolitiques nigérianes, mis en ligne le 27 octobre 2007 et consulté le 17 octobre 2011.

igbo, l'un en 1966, l'autre en 1977 ; Iweala est né aux États-Unis en 1982. Ces jeunes auteurs ont pourtant hérité du traumatisme généré par le conflit parmi les anciens Biafrais, et éprouvé le besoin, jusque dans la dédicace de leurs ouvrages, de donner une voix « à celles et ceux qui ont souffert » (*BSP*, p. 7). Il est en effet possible d'affirmer que tous les romans étudiés ici se situent au Biafra, soit parce que les auteurs le disent clairement, comme Adichie, soit grâce aux repères insérés au fil des pages. Saro-Wiwa, dont le récit se situe dans les méandres du delta du Niger, évoque les coups d'État et les pogroms de 1966 : « radio et les autres gens parlaient la façon que les gens mouraient. Et les gens retournaient au village en pagaille » (*SPM*, p. 26). Ces mêmes massacres sont évoqués dans *L'Autre moitié du soleil* : « Obiozo parlait, racontait des histoires de vautours et de corps jetés hors des murs de la ville, mais Ugwu ne l'écoutait plus. Dans sa tête résonnaient les mots : c'est à Kano que tout a commencé » (*AMS*, p. 175). Abani décrit un paysage entre rivière et forêt, son grand-père conteur et pêcheur sur la Cross, son père « dont on a dit qu'il avait trahi son peuple en devenant un religieux musulman et en partant vers le nord » (*CES*, p. 35) pour devenir imam d'une mosquée déserte à Sokoto dans le *sabon gari*, le quartier des étrangers. Il y a surtout la langue : « ma langue intérieure n'est pas l'anglais [...]. C'est en fait en *igbo* que vous entendez mes pensées » (*CES*, p. 14). Quant aux soldats qui nous occupent, s'ils ont souvent troqué leur vrai nom contre des noms de guerre : Strika, Rambo (Iweala), Kill and Go, High-Tech, Target Destroyer (Adichie) ou Nabuchodonosor (Abani), qu'ils portent comme un masque cachant leur véritable identité et occultant leur vulnérabilité, il reste parmi eux des noms bien *igbo* comme Ugwu, Agu, Dike, Ohaeto ou Ijeoma. On retrouve aussi, dans *Sozaboy* (p. 133) et *L'Autre moitié du soleil* (p. 237), des chants de guerre biafrais, et le roman d'Abani fourmille de détails sur la culture et les croyances *igbo*.

En mars 2006, Iweala confirmait au cours d'un entretien [15] que le paysage et l'arrière-plan de son roman étaient bien ceux du Nigeria, ajoutant qu'il s'était également inspiré de conversations avec sa mère et ses tantes, au cours desquelles il avait appris les « choses terribles, terribles » qui leur étaient arrivées à cette époque. Il disait avoir été en outre énormément influencé par des témoignages de réfugiés libériens rencontrés au Nigeria, et par une conversation

[15] *Cf.* Birnbaum (Robert), « Uzodinma Iweala », consultable sur le site du journal : http://www.themorningnews.org/article/uzodinma-iweala ;
mis en ligne le 9 mars 2006 et consulté le 17 octobre 2011.

avec l'ex-enfant soldat China Keitetsi d'Uganda [16]. Aucun de ces romans, cependant, ne donne de détails qui puissent aider à situer précisément les zones de combats, rendant ainsi compte d'une guerre au front incertain et mouvant. Dans tous les textes étudiés, on retrouve la même impression d'errance entrecoupée de sur-place au sein d'un environnement forestier vidé de ses habitants. Le commandant lui-même « nous dit maintenant on va faire un raid sur un village. Où se trouve ce village ? Je me demande dans moi-même comme ça » (*BSP*, p. 56). Les jeunes soldats, bien que faisant partie d'un peloton, sont la plupart du temps campés seuls, perdus dans leurs pensées, errant à la recherche de leurs camarades ou de leur famille, hantés par les tueries auxquelles ils ont assisté ou participé : « Il y eut d'autres opérations. Parfois, la peur submergeait Ugwu, le paralysait. Il détachait son esprit de son corps, séparait les deux quand il était allongé dans la tranchée [...] » (*AMS*, p. 422). Agu, qui a été élevé chrétiennement, lisait la Bible et allait à l'église, fait de son mieux pour excuser son comportement :

> je ne suis pas un méchant garçon. Ah, non. Moi je ne suis qu'un soldat et un soldat c'est pas un méchant quand il tue. Je me dis tout ça dans moi-même à cause qu'un soldat doit tuer, tuer encore et encore sans pauser. [...]. Si moi je tue c'est que je fais ce que je dois faire. Alors je me chante à moi-même un petit chant à cause qu'il y a dans ma tête trop de petites voix qui disent que moi je ne suis qu'un méchant garçon (*BSP*, p. 41).

Ces orphelins isolés s'efforcent de communiquer avec ceux qui les entourent et cherchent à retrouver une figure de père auprès de supérieurs qui ne pensent qu'à profiter d'eux. Le seul militaire qu'Ugwu respecte, « un homme solitaire et discipliné du nom d'Ohaeto », meurt à ses côtés dans la tranchée (*AMS*, p. 423). Et le camarade d'Agu, le petit Strika, ce « petit minimum de corps noir charbon » qui dirige le groupe des enfants mais qui « n'a plus sorti aucun mot de sa bouche depuis qu'on a tué ses parents » (*BSP*, p. 58), meurt lui aussi sur la route. Le roman d'Abani, lui, délaissant le réalisme pour un voyage onirique conduisant l'enfant-soldat du champ de bataille jusqu'à son retour « à la maison » [17] où il retrouve sa mère morte, ouvre une nouvelle phase dans la réflexion

[16] China Keitetsi, née en 1976 et ancienne enfant-soldat recrutée à l'âge de neuf ans, milite aujourd'hui contre la conscription des enfants. *Cf.* Keitetsi (China), *Child Soldier*. London : Souvenir Press, 2004, 274 p.

[17] Dans la culture *igbo*, le monde est considéré comme un marché où les humains viennent faire leurs affaires avant de retourner « à la maison » chez les ancêtres.

sur la guerre : celle du « monologue intérieur, qui est la vraie mesure de l'âge, du passage du temps » (*CES*, p. 14). Chacun des chapitres du roman a pour intitulé la description d'un mot dans le langage des signes qu'il a créé pour communiquer. La fin du chapitre sur la mort explique comment, à la fin de leur entraînement, les jeunes recrues ont été conduites au bloc opératoire où on leur a tranché les cordes vocales : cette mutilation symbolique et le silence forcé qui l'a suivie sont un puissant symbole du silence qui a long-temps entouré le recrutement des enfants-soldats un peu partout dans le monde. « Le lendemain, quand l'un de nous a sauté sur une mine, nous avons découvert pourquoi ils nous avaient réduits au silence : pour que nous ne fassions pas peur avec nos cris lugubres » (*CES*, p. 31).

En conclusion

Agu conclut : « on sait seulement qu'avant cette guerre-là, nous on était des enfants, or aujourd'hui ce n'est plus ça » (*BSP*, p. 58). Quant à Méné, il ne veut plus « faire combat pour rien encore » (*SPM*, p. 289) et le roman s'achève sur ces mots : « j'étais là penser la façon je faisais mon malin avant de partir pour faire minitaire et prendre nom de petit minitaire. Mais maintenant si n'importe qui parle n'importe quoi sur affaire de guerre ou même de combat, je vais seulement courir courir courir courir et courir » (*SPM*, p. 181).

Les romans étudiés ont attiré l'attention sur la conscription forcée des enfants-soldats au Nigeria, faisant écho au récit de Saro-Wiwa ; ils ont également ouvert l'horizon en dénonçant la maltraitance de jeunes dont le nombre grandit, atteignant des proportions que le Biafra n'avait pas connues. Au cours d'un entretien publié en annexe à son roman en anglais, Iweala expliquait qu'« en créant Agu, ses camarades et leur contexte, [il] s'était largement appuyé sur les récits et les entretiens qu'il avait eu avec d'anciens enfants-soldats de par le monde, de Sierra Leone et d'Uganda, de Sri Lanka et du Cambodge, de l'ancienne Yougoslavie et de Colombie. *Bêtes sans patrie* est situé en Afrique de l'ouest, mais cherche à dire une histoire universelle au sujet de cet horrible phénomène » [18].

Il a fallu attendre vingt-huit ans, de 1970 à 1998, pour voir la communauté internationale inaugurer enfin la *Coalition pour Mettre Fin à L'Utilisation d'Enfants Soldats* [19]. Si les récentes publications sur

[18] Iweala (U.), *Beasts of No Nation*, *op. cit.*, P.S. p. 11 (ma traduction).

[19] Affichette soutenant la lutte contre le recours aux enfants-soldats ; consultable sur les sites : http://www.child-

le sujet ont maintenant élargi le champ de leurs recherches pour prendre en compte les conflits en cours, la guerre du Biafra demeure pour les chercheurs comme pour les militants un premier terrain, notamment dans le domaine des droits de la personne humaine, avec cette particularité que la littérature issue du conflit apporte sa pierre à la compréhension du traumatisme dont souffrent ceux et celles qui ont été mêlés trop jeunes à la violence.

■ Françoise UGOCHUKWU [20]

soldiers.org/Child_Soldiers_International_(CSI)_leaflet.September_2011.pdf et http://www.child-soldiers.org/fr/accueil ; consultés le 17 octobre 2011.

[20] Open University (GB) & CNRS-LLACAN, Paris.